

Cahiers de géographie du Québec

KATZ, E., LAMMEL, A. et GOLOUBINOFF, M., dir.
(2002) *Entre ciel et terre. Climat et sociétés*. Paris, IRD
Éditions/Ibis Press, 509 p. (ISBN 2-7099-1491-3 et
2-910728-24-2)

André Hufty

Volume 47, numéro 132, décembre 2003

URI : id.erudit.org/iderudit/008097ar
<https://doi.org/10.7202/008097ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN 0007-9766 (imprimé)
1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hufty, A. (2003). KATZ, E., LAMMEL, A. et GOLOUBINOFF, M.,
dir. (2002) *Entre ciel et terre. Climat et sociétés*. Paris, IRD
Éditions/Ibis Press, 509 p. (ISBN 2-7099-1491-3 et
2-910728-24-2). *Cahiers de géographie du Québec*, 47(132),
483–485. <https://doi.org/10.7202/008097ar>

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du
Québec, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services
d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous
pouvez consulter en ligne. [[https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-
dutilisation/](https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/)]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université
de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour
mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

nous est jamais présenté (p. 45); il nous offre au passage quelques prédictions futuristes en vue de l'an 2000 (le livre étant publié en 2002, p. 123); on a même droit à quelques pages en anglais, insérées sans motif apparent dans le texte (pp. 39-40).

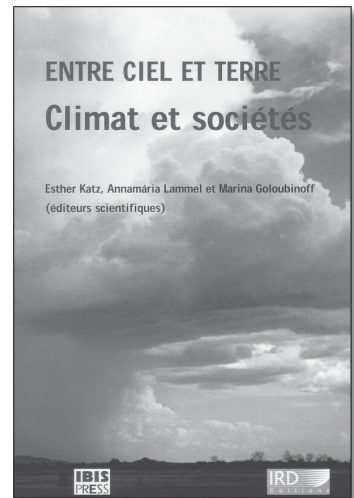
En outre, la bibliographie est présentée de manière désordonnée (presque en ordre alphabétique) et de très nombreux auteurs sont cités dans le texte sans qu'on retrouve la moindre trace des ouvrages en question, et, sauf à quelques endroits, les références sont pratiquement absentes de la démonstration. Les titres choisis pour chacune des parties et sous-parties, bien souvent, n'ont rien à voir (ou à peine) avec le texte qui suit; par exemple, le chapitre intitulé l'Europe face à la crise parle très peu de l'Europe (pp. 93-97); de même celui consacré à la question sociale aux États-Unis ne parle que très peu de celle-ci (pp. 107-109).

Bien que le livre soulève au passage de nombreuses questions fort pertinentes ayant trait aux impacts de la mondialisation sur les structures sociales des pays asiatiques, notamment sur le lien qui existe entre le chamanisme rituel et le développement, par le détour de la culture théâtrale d'une classe d'intellectuels, dans l'état actuel où le texte se trouve, la seule considération qui vaille serait une relecture excessivement critique de la part de l'auteur et, pourquoi pas, une réécriture de l'ouvrage. Surtout si on considère que celui-ci prétend être en mesure, à partir de ce charivari, de proposer des solutions pour « sauver les démocraties libérales et la civilisation universelle de la confusion intellectuelle régnant aujourd'hui... » (p. 191).

Carl Déry
Département d'histoire
Université Laval

KATZ, E., LAMMEL, A. et GOLOUBINOFF, M., dir.
(2002) *Entre ciel et terre. Climat et sociétés*. Paris, IRD Éditions/Ibis Press, 509 p. (ISBN 2-7099-1491-3 et 2-910728-24-2)

Vingt-cinq articles sont réunis sous ce titre; cet ouvrage collectif a vu le jour après une longue gestation, notamment un atelier en 1993 sur la perception, la prévision et la manipulation du climat. Cette « anthropologie du climat » – pourquoi pas « ethnoclimatologie », terme qui existe déjà – embrasse un vaste domaine qui s'étend des relations entre la météorologie empirique et scientifique jusqu'aux tentatives de maîtrise des éléments, en passant par les calendriers agroclimatiques traditionnels et la perception du climat.



Cette dernière débute par les sensations à la fois banales et singulières ressenties par tout enfant plongé dans un milieu dont le soleil, le vent, la pluie... font partie; cette relation qui l'a façonné ne s'oublie jamais; cependant, les nouveautés du monde technique actuel et les modifications de l'environnement, bien plus rapides que celles de la Nature, s'ajoutent aux effets de l'âge et font naître la croyance que « décidément, le climat n'est plus ce qu'il était ». S'ensuit une crainte que notre action ne change la Terre; elle se combine avec la peur toujours présente des extrêmes naturels; et la nécessité de les calmer ou de s'en protéger, serait-ce avec des incantations, est une des origines du développement des sciences et du prestige de ceux qui savent leur donner du pouvoir. D'où surgit une longue théorie de magiciens et de chamanes, suivis par les prêtres de l'Europe médiévale, les savants de la météorologie déterministe du XIX^e siècle... et les experts internationaux du réchauffement climatique. Qu'il s'agisse de calmer la colère des dieux et les égarements des humains, la catastrophe présente ou future est toujours invoquée pour confier l'ordre du monde à « ceux qui savent ».

Déjà les philosophes grecs réservaient à leur pays la meilleure place climatique, le « plus meilleur pays du monde » en quelque sorte : ailleurs, chez les barbares, il faisait soit trop chaud, conditions débilitantes, soit trop froid, ce qui exige trop d'efforts pour survivre. Ces théories déterministes reprises périodiquement de Platon à Montesquieu et Huntingdon nous amènent à penser, en glissant de l'espace à la durée, que le climat actuel qui aurait favorisé nos civilisations serait le meilleur possible, la norme. Et que s'en écarter trop vite nous conduirait nécessairement vers de dangereux hasards et le Déluge.

L'exemple des « neiges en Margeride » témoigne de cet attachement à sa Nature, à ce patrimoine commun dans lequel les habitants des hauts plateaux du Massif central français se reconnaissent. Certes, c'est une épreuve que ce long hiver, mais quelle fierté d'y avoir survécu une année de plus et de pouvoir raconter les « tourmentes passées » ! Climat idéal que l'hiver au Québec? Ou patrimoine commun qu'on refuse d'échanger?

Ces « cultures météorologiques » ont été reconnues, façonnées, codifiées et popularisées par les almanachs issus des sociétés savantes; ils ont remplacé les « riches heures » de la Renaissance et sont construits à partir d'un mélange de traditions locales, puis ont progressivement accordé une place plus grande aux observations météorologiques continues dont l'idée n'a pas été acceptée d'emblée; car « accumuler (des données) pendant de longues années pour qu'il [l'observateur] puisse espérer savourer lui-même le fruit de ses labeurs... *même si* l'espoir que les générations futures sauront en tirer quelque profit fait toute sa joie », ne semblait pas très glorifiant. Que dire d'aujourd'hui où seules sont reconnues les publications rapides, style « Nature » ou les extrapolations informatiques sur le climat du prochain siècle, aux dépens des recherches qui exigent la durée?

Les calendriers climatiques existent dans la plupart des civilisations agraires rythmées par des pauses où coïncident saisons astronomiques, travail agricole et rites religieux. Un exemple amusant est celui de Saint-Gaudérique, protecteur contre les crues des rivières, fêté le 16 octobre dans les Pyrénées catalanes, date qui se situe au milieu d'une singularité climatique, à savoir un maximum d'orages à la mi-octobre.

La presse quotidienne est un bon indicateur de la perception des phénomènes par le public et des messages de changements qui lui sont livrés. Le seul article consacré aux attitudes contemporaines en face des avertissements planétaires de Rio à Kyoto parle de confusion, de scepticisme, de fatalisme des gens et de « manque de sophistication des mesures locales qui contraste avec les moyens de la recherche planétaire ». Dédain pour les lieux où vivent les gens.

Il est impossible de rendre compte de tous les articles qui figurent dans ce livre et les quelques lignes écrites plus haut ne donnent qu'une idée partielle et subjective du contenu. Beaucoup d'histoires passionnantes à lire avec plaisir, mais un regret. L'ethnoclimatologie semble se restreindre à l'analyse de sociétés traditionnelles plus ou moins en voie de disparition, alors que le champ immense des perceptions actuelles, en particulier leur évolution avec l'urbanisation et la diffusion de l'information, reste négligé. Le lecteur attend une suite à cet ouvrage, consacrée cette fois aux attitudes contemporaines.

André Hufty
Université Laval

MOUTERDE, Pierre (2002) *Quand l'utopie ne désarme pas. Les pratiques alternatives de la gauche latino-américaine*. Montréal, Écosociété, 193 p. (ISBN 2-921561-70-0)

Incomparable et unique en soi, le recueil de récits journalistiques de Pierre Mouterde, fortement ancrés dans la théorie sociale critique, offre au lecteur une expérience rafraîchissante. De par sa démarche empirique, on ressent très bien le sol qu'a foulé l'auteur pour en arriver à un ouvrage d'une telle capacité incisive. Fruit d'un cumul de réflexions, d'expériences de travail comme consultant à l'étranger et d'enquêtes sur le terrain, les récits relatent admirablement bien l'émergence de quatre mouvements sociaux latino-américains et des étapes concrètes qu'ils ont dû envisager pour assurer leur viabilité. L'étude de leur structure organisationnelle et de leur capacité à s'ajuster au fil de leur lutte devient la contribution la plus importante de l'auteur, même si la qualité didactique de son traitement des cycles sociopolitiques qu'a connu l'ensemble des pays de l'Amérique latine et de la mutation de la gauche politique en une « nouvelle gauche » le rend incontournable.

Le mouvement populaire contre-hégémonique apparaît, en contraste avec la toile de fond de la politique mondiale de libéralisation des marchés, comme un tremplin où se rencontrent les acteurs sociaux tissant de nouvelles solidarités. À partir de

